

CRÉER POUR RÉSISTER

FERDINAND
SPRINGER

Un peintre interné au Camp des Milles : le destin d'un exilé



“ Aux premiers jours de novembre 1939... lorsque nous sommes arrivés aux Milles.

Nous soulevions en marchant un énorme nuage de poussière - la poussière des briques, de la terre, de la paille - et ma première vision en entrant dans ce camp a été, à travers cette espèce de brouillard, un peu à l'écart comme une apparition irréelle, le visage de Max Ernst...

Comme lui et beaucoup d'autres, j'allais devenir un homme de brique. ”

FERDINAND SPRINGER «ENTRETIEN AVEC EMMANUELLE FOSTER»

FERDINAND
SPRINGER

Un peintre interné au Camp des Milles : le destin d'un exilé



> Ferdinand Springer : Grasse 1973. Photographie André Villers

Ferdinand Springer

en quelques dates

1907 : 1^{er} octobre, naissance à Berlin. Son grand-père et son père sont des éditeurs scientifiques.

1926 : études d'histoire de l'art à Zurich.

1927 : à Milan, Carlo Carra l'initie à la peinture.

1928 : à Paris, travaille auprès de Roger Bissière, Académie Ranson.

1932 : apprentissage de la gravure à l'Atelier 17 de Hayter.

1932 : il épouse à Berlin Marcelle-Irène Behrendt, née à Bruxelles de parents juifs allemands. La montée du nazisme, l'accession au pouvoir d'Hitler lui font préférer à son pays natal la France et l'Italie.

1937-1938 : séjours à Bâle et New York, exposition à la Galerie Julien Lévy. Ses premiers succès dans le marché de l'art l'incitent à s'établir à Grasse : une maison et un domaine de deux mille mètres carrés deviennent l'axe de sa vie.

Septembre 1939 : requis par l'administration française, il se rend tout d'abord au Fort Carré d'Antibes.

Début novembre : il est interné au Camp des Milles.

En mai 1940 : il est mobilisé à Forcalquier, en tant que prestataire.

Au début de l'**été 1940**, il est libéré et retrouve sa femme à Grasse. Il lie connaissance et amitié avec Hans Arp, Sophie Taeuber-Arp, Sonia Delaunay et Alberto Magnelli : cette rencontre fait muer profondément son langage artistique.

En octobre 1942 : son couple franchit clandestinement la frontière Suisse : la découverte de l'atelier de Paul Klee achève de l'arrimer du côté de l'abstraction.

Quelques mois après la Libération, il revient à Grasse.

Naissance en **1946** de son fils unique, Mathias. Ferdinand Springer s'établit à Paris pendant une courte période, à compter de **1952** ; il habite un petit appartement sous les combles au 18 de la Place des Vosges, son atelier est rue du Foin.

1959 : Il fait construire un atelier avec une grande verrière à Grasse où il décide de passer l'essentiel de l'année.

Parmi ses proches amis peintres, on peut citer les noms de Geer van Velde, Maria Helena Vieira da Silva et Hans Hartung. Ferdinand Springer expose régulièrement sa production à Paris (La Hune et Galerie Callu-Mérite), en Suisse, en Suède ainsi qu'en Allemagne (à Berlin, Brême, Dortmund, et Heidelberg).

Des catalogues et des rétrospectives lui sont consacrés, la critique suit son travail, les meilleures plumes du second quart de siècle commentent son oeuvre : entre autres, Pierre Courthion, Pierre Descargues, Bernard Dorival, Charles Estienne, Michel Ragon, Claude Roger-Marx, Michel Seuphor, André Verdet. À la **fin des années 50**, l'une de ses expositions est préfacée par Francis Ponge.

Septembre 1995 : parution aux éditions Ides et Calendes de ses entretiens avec Emmanuelle Foster.

En avril 1997 : une exposition se tient dans la Galerie d'Art du Conseil Général, à Aix-en-Provence, "Des peintres au Camp des Milles", Hans Bellmer, Max Ernst, Robert Liebknecht, Leo Marschütz, Ferdinand Springer, Wols.

Décès de son épouse en **novembre 1998** : elle avait pour nom d'artiste Irène Mathias.

Ferdinand Springer quitte les vivants le **31 décembre 1998**.



> "Die Katakombe", four à tuiles devenu refuge de la vie culturelle au camp, du nom d'un cabaret contestataire de Berlin fermé en 1935 par les nazis

“Créer pour résister”

dans un camp français d'internement puis de déportation

Entre septembre 1939 et décembre 1942, plus de dix mille personnes furent internées au Camp des Milles.

Ouvert par la III^e République dès la déclaration de guerre en septembre 1939 pour interner les Allemands et Autrichiens présents sur notre sol, il deviendra sous Vichy un camp d'internement et de transit pour des étrangers indésirables puis, à l'été 42, un camp de déportation vers Auschwitz pour plus de 2 000 hommes, femmes et enfants juifs.

La mission du Site-Mémorial du Camp des Milles est de rappeler l'histoire tragique dont témoignent ce camp et les engrenages qui, par des intolérances successives, xénophobes, idéologiques et antisémites, l'ont conduit à participer à l'assassinat de six millions de juifs d'Europe.

L'ambition citoyenne est de s'appuyer sur l'histoire de la Shoah et des autres génocides du XX^e siècle, pour renforcer la vigilance et la responsabilité du visiteur, et du jeune visiteur en particulier, face aux menaces toujours actuelles du racisme, de l'antisémitisme, de l'intolérance et du fanatisme. A ce titre, le Site-Mémorial du Camp des Milles constitue une réalisation pédagogique unique au monde sur un lieu de mémoire.

Cette démarche historique et scientifique, ce message pédagogique, qui sont sa mission première, la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation a voulu les enrichir d'une approche sensible et culturelle. Il s'agit pour nous de faire comprendre mais aussi de faire sentir la portée universelle de cette terrible expérience. Elle doit devenir un atout pour permettre à l'homme d'aujourd'hui de connaître et d'éviter les chemins individuels et collectifs qui peuvent conduire au pire.

Cette dimension culturelle sur le lieu d'une mémoire tragique ne va pas de soi. Elle doit nous obliger à la plus grande vigilance et au plus grand discernement par respect pour les souffrances nées de ce lieu, par dignité pour les visiteurs qui viennent s'y confronter.

Elle nous semble cependant relever ici d'un double fondement, au-delà même de la volonté pédagogique de faire comprendre autrement que par la raison et la science seules.

Les engrenages qui ont mené à la barbarie et à la négation de la vie de millions d'êtres humains, ont été portés par « une certaine culture » comme l'écrit Georges Didi-Huberman, la culture anthropologique de la race, la culture politique du nationalisme, la culture esthétique aryenne contre celle dégénérée : « La culture ce n'est donc pas la cerise sur le gâteau de l'histoire : c'est encore et toujours un lieu de conflits où l'histoire prend forme et visibilité au cœur même des décisions et des actes, aussi barbares ou primitifs soient-ils » (G.Didi-Huberman, 2011).

Au cœur même du Camp des Milles et de l'engrenage vers la barbarie dont il fut l'un des rouages, la culture et l'art trouvèrent leur place grâce aux nombreux intellectuels et artistes qui y furent internés. Malgré les privations et le manque de moyens, cette production est remarquable par sa diversité et son ampleur. Abondante durant la première période du camp, entre 1939 et 1940, on la retrouve avec une intensité variable tout au long de l'histoire du camp, jusqu'à l'été 1942.

Toutes les disciplines sont concernées : la peinture et le dessin (avec notamment Max Ernst, Hans Bellmer, Karl Bodek, Leo Marschütz Alfred Otto Wolfgang Schulze dit Wols) ; la littérature avec des écrivains, poètes, traducteurs ou critiques (comme Alfred Kantorowicz, Golo Mann, Lion Feuchtwange) ; la musique (avec les compositeurs Erich Itor Kahn et Jan Meyerowitz), le chef d'orchestre Adolf Siebert ; la sculpture avec Peter Lipman-Wulf ; le théâtre avec des comédiens, chansonniers, auteurs dramatiques et metteurs en scène. À leurs côtés, sont aussi présents des architectes, des professeurs d'Université, comme Otto Meyerhof, des avocats ou journalistes mais aussi des députés ou hommes politiques allemands, autrichiens, italiens...

Beaucoup s'attachent à poursuivre leur activité, influencés par les circonstances extraordinaires et tragiques qui président à leur internement comme par le cadre même de la tuilerie. Ils donnent libre cours à leur créativité, parfois avec humour ou ironie, pour préserver leur dignité, tromper l'ennui, entretenir leur moral comme celui de leurs camarades.

Des commandes officielles sont aussi parfois passées, comme la réalisation entre 1939-1941 d'imposantes peintures murales pour le réfectoire des gardiens, encore visibles aujourd'hui.

Plus de 400 œuvres sont ainsi conçues au Camp des Milles. En outre, des centaines de traces, décorations ou graffiti anonymes ont été mis au jour.

Cette activité culturelle et artistique est la marque d'une résistance, délibérée ou non, dans le lieu même de sa répression, à une idéologie barbare qui fait son chemin entre les couloirs du camp : les conférences et spectacles organisés dans un des fours de la tuilerie baptisé "*Die Katakombe*", du nom d'un cabaret berlinois contestataire fermé en 1935 par les nazis, en sont un exemple fort.

C'est pourquoi le premier cycle d'expositions, inaugurant notre salle d'exposition temporaire, a pour intitulé "Créer pour résister". Ouvert par l'exposition sur le parcours de Ferdinand Springer, du 13 juillet au 8 septembre, il se poursuivra, du 20 septembre au 15 décembre, dans le cadre de Marseille-Provence 2013, avec la présentation d'œuvres réalisées entre 1939 et 1942 par quatre des grands peintres internés au camp des Milles, Hans Bellmer, Max Ernst, Ferdinand Springer et Wols, dont cette période constitue un tournant dans leur œuvre comme elle opère une césure dans l'histoire de l'humanité. Ce cycle se conclut en décembre 2013 par la commémoration du centenaire de la naissance de Max-Pol Fouchet, poète, romancier, homme de média, résistant et fondateur de la revue *Fontaine sous l'Occupation*.

Ce cycle « Créer pour résister » débute donc par la présentation de l'œuvre et du destin singulier de Ferdinand Springer, peintre, dessinateur et graveur, reconnu internationalement dès avant la guerre. Son parcours d'exilé est un symbole de tous ces premiers internés, pour la plupart amis de la France, et qui pensaient y trouver un refuge. Européen par humanisme, amoureux de l'Italie, il s'installe à Grasse avec sa femme, juive allemande, consommant la rupture avec sa famille et son père en particulier qui l'avait déshérité après son mariage.

L'œuvre de Ferdinand Springer est marquée par la période de l'internement au Camp des Milles. C'est à partir de cette période qu'il opère une forte évolution, de l'idéalisme antiquisant, qu'il pratique encore dans le camp même, à l'abstraction qui le fait basculer dans la modernité et le monde d'après la Shoah.

Toute grande œuvre est ancrée dans la barbarie, soutenait Walter Benjamin, celle de Ferdinand Springer a été transformée par elle.

Cette exposition est présentée dans ce catalogue par son commissaire, Alain Paire, écrivain, galeriste et critique d'art. Elle n'aurait pu voir le jour sans le soutien et la disponibilité du fils de Ferdinand Springer, Mathias Springer, à qui nous adressons nos plus chaleureux remerciements.

Bernard MOSSÉ

Responsable des contenus

à la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation

LE CAMP DES MILLES

1939-1942

Un lieu témoin prend le relais des témoins



> Photo de l'époque de l'internement

Le Camp des Milles est aujourd'hui le seul grand camp français d'internement et de déportation encore préservé et accessible au public, et l'un des très rares en Europe.

Il a connu entre 1939 et 1942 un engrenage tragique d'internements d'étrangers et d'antifascistes de 38 nationalités, par la III^e République puis par Vichy, pour devenir finalement une antichambre d'Auschwitz avec la déportation de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs dans le cadre de la Shoah.

De septembre 1939 à juin 1940, le Camp des Milles est un camp français pour "sujets ennemis" :

Les ressortissants du Reich y sont internés alors que la plupart d'entre eux sont des réfugiés antinazis, ayant cherché asile en France.

De juillet 1940 à juillet 1942, sous le Régime de Vichy, ce camp devient un camp pour les "indésirables" :

Dans le cadre de sa politique générale d'exclusion et de répression, l'État français de Pétain transfère au Camp des Milles des antifascistes, des internés des camps du Sud-Ouest, d'anciens membres des brigades internationales, et des juifs ayant fui les persécutions.

En août et septembre 1942, il devient un camp de déportation des juifs :

Les juifs de la région considérés comme étrangers par Vichy sont conduits au Camp des Milles pour être déportés.

On a donc raison de parler d'un "Vel d'Hiv du Sud", mais aux Milles, les déportations ont eu lieu avant même l'occupation allemande.

Ce camp fut installé dans une ancienne tuilerie, au bout d'une simple rue d'un village proche d'Aix-en-Provence.

C'est dans cet "ordinaire" du quotidien que, comme ailleurs, a pu s'enclencher "l'extraordinaire" d'un assassinat de masse.



> 1933. Huile sur toile 49 x 72 cm

Ferdinand Springer :

le destin d'un exilé allemand

Ferdinand Springer a 32 ans lorsqu'il est interné en novembre 1939 dans la tuilerie des Milles. En tant que ressortissant allemand, il est devenu un suspect, un ennemi potentiel pour la Troisième République qui vient d'entrer en guerre. Il est né à Berlin en 1907. Du côté de son arrière-grand-père paternel, il appartient à une famille de grands éditeurs scientifiques. Le vif désir qu'il contracta très tôt de s'éloigner de son milieu d'origine pour compléter sa formation artistique l'avait auparavant conduit à Zurich, en Italie et par la suite à Paris où il s'installe en 1928. Ferdinand Springer n'a pas directement éprouvé les violences de la montée du nazisme, il ne fait pas partie de la grande vague des exilés de 1933.

Il rencontre à l'Académie Ranson de Paris et fréquente en Corse, en 1928, celle qu'il épouse quatre ans plus tard : Marcelle-Irène Behrendt, née en 1907 à Bruxelles, de parents juifs allemands. Tous deux sont de grands amoureux de l'Italie et de la lumière méditerranéenne. Marcelle-Irène était sculpteur et peintre. Elle fut trop souvent contrainte d'abandonner temporairement ou bien d'ajourner sa pratique artistique : quelques-unes de ses œuvres, datées des années trente, et puis d'autres des années 60 / 70, figurent dans l'exposition de son compagnon de vie.

“Je ne me sentais pas allemand, mais pas français non plus”

Ferdinand Springer est devenu un apatride. Il sera constamment partagé entre le souci de revenir dans son pays d'origine et son amour pour le Midi de la France, où il décide d'établir son atelier : « Je ne me sentais pas Allemand, mais pas Français non plus ». Sa langue maternelle devient la langue des monstres et des bourreaux. Pour partie parce qu'il voulait rester en retrait par rapport à son père pour qui le développement de l'entreprise familiale était chose primordiale, son comportement à Paris relève d'une assez stricte neutralité : Springer fréquente les milieux oppositionnels allemands, l'extrême gauche artistique et intellectuelle, sans pour autant prendre frontalement parti. Il achève sa formation à Paris, au 17 de la rue Campagne-Première, dans l'atelier de gravure de Stanley William Hayter.

Il commence en 1936 un premier cycle d'expositions personnelles qui le conduit en 1938 jusqu'à New York, au vingtième étage d'un immeuble de la Madison Avenue, dans une galerie proche du surréalisme, la galerie Julien Levy. Son mariage achève sa rupture avec sa famille : « En 1936, mon père m'a demandé de divorcer parce que ma femme était juive ... Je devais écrire un procès-verbal de répudiation chez un avocat de Berlin. J'ai donc refusé... Mon père m'a alors fait signer un papier de renonciation à mon héritage ; cela le dédouanait aux yeux de Goebbels, il n'était donc plus responsable de mon attitude ».



> Les Milles, Bains, dessin de F. Springer.

Springer n'a pas souhaité s'exiler aux États-Unis où ses premiers succès auraient pu se confirmer. Ses ventes à New York, Baltimore et Philadelphie, son retour au Havre en compagnie de Gala et de Salvador Dali, lui permettent de délaisser Paris. Il veut se rapprocher de l'Italie : il fait l'acquisition à quelques kilomètres à l'extérieur de Grasse, d'une maison et d'un domaine de 2000 mètres carrés qui deviennent son principal port d'attache pendant toute sa vie. Ses premières œuvres, quelques peintures et des dessins qui figurent dans cette exposition de juillet 2013 ne relèvent pas de la modernité de son temps : elles procèdent d'un assez grand classicisme, ou bien d'un romantisme et d'une veine fantastique qui peuvent faire songer à Arnold Böcklin, ou à Giorgio De Chirico. Pour mieux mesurer les chemins qu'aura par la suite parcourus Ferdinand Springer, ces travaux évoquent ses recherches pendant l'avant-Seconde Guerre mondiale. Les œuvres de cette première époque de création sont assez rares : certaines se trouvent dans des musées et collections privées des États-Unis, d'autres ont disparu lors de la saisie par la Gestapo de la collection de Wilhelm Uhde.

« Aux alentours de septembre 1939 », Ferdinand Springer découvre à Grasse un « communiqué dans la presse indiquant que les ressortissants allemands devaient se faire connaître afin d'être rassemblés dans un lieu précis. A Paris, c'était le stade de Colombes ; comme j'étais dans le Midi, le lieu de rassemblement était le Fort Carré d'Antibes. Il fallait se présenter avec une couverture et deux jours de vivres. On a donc été rassemblés au stade du Fort Carré arrangé hâtivement pour recevoir les internés »... « Aux premiers jours de novembre 1939... Lorsque nous sommes arrivés aux Milles. Nous soulevions en marchant un énorme nuage de poussière - la poussière des briques, de la terre, de la paille - et ma première vision en entrant dans ce camp a été, à travers cette espèce de brouillard, un peu à l'écart comme une apparition irréaliste, le visage de Max Ernst... Comme lui et beaucoup d'autres, j'allais devenir un homme de brique. »

Une parenthèse peut ici s'intercaler, à propos des premières semaines d'internement vécues à Antibes. Dans ses entretiens, Ferdinand Springer rappelle que l'un des très rares intellectuels qui ait courageusement pris position au début de la guerre contre la politique de la III^e République à l'égard des ressortissants allemands, fut André Gide : « il est venu en observateur au camp du Fort Carré pour examiner les conditions d'hébergement. Il nous écrivait, publiait des articles sur la situation des internés ». La récente biographie de Frank Lestringant (tome 2, *André Gide l'inquisiteur*, éd. Flammarion, septembre 2012) évoque les déplacements vers Antibes de Gide qui résidait en septembre 1939 tantôt à Cabris, tantôt à Nice. Ce "contemporain capital" prit très tôt parti contre les internements qui venaient d'être décidés : il publia des articles à ce propos dans *Le Figaro*, œuvra par la suite avec Varian Fry et Gilberto Bosques pour le départ hors de Marseille de plusieurs réfugiés. Gide fut extrêmement vigilant quant au sort de l'un de ses traducteurs, Ferdinand Hardekopf (1876-1954) : ce dernier fut un proche ami de Max Ernst, les deux hommes se retrouvèrent au camp de Saint-Nicolas du Gard.



Paintings & Drawings by
FERDINAND SPRINGER
1937
Opening Tuesday, February 2nd
JULIEN LEVY GALLERY
602 Madison Avenue, New York



> De gauche à droite, sur le paquebot New York-Le Havre, Ferdinand et Marcelle Springer, Gala et Salvador Dalí (Droits réservés)

Aux Milles, le paradoxe d'un "romantisme antiquisant"

La situation vécue par Ferdinand Springer correspond aux débuts de l'engrenage qui transformera les Milles : le camp d'internement deviendra pendant l'été de 1942 l'un des rouages de la machine de mort nazie. Pour l'heure, pendant l'automne-hiver 1939, la situation est absurde, de très mauvaises conditions d'hygiène et d'alimentation frappent ses nombreux compagnons d'infortune. Il fait terriblement froid, Springer est victime d'une bronchite. L'un des hommes d'encadrement du camp, le médecin-chef Goyrand le soigne efficacement et fait plus ample connaissance avec lui. Springer pratique avec aisance l'allemand et le français : il est capable de renseigner les autres malades, il est « muté à l'infirmerie où il faisait office d'aide-soignant, ce qui lui valait le privilège de dormir dans des draps et non sur de la paille comme ses camarades ».

Les dessins exécutés par Ferdinand Springer pendant les années 1939-1940 ne sont pas en franche rupture par rapport à ses dessins antérieurs. Lorsqu'il exerce aux Milles son œil et ses talents de dessinateur, Springer veut « composer des portraits idéalisés. Une façon pour moi de m'élever au-dessus de l'atmosphère déprimante du camp, de m'échapper de la réalité ». On aperçoit principalement des silhouettes d'hommes dénudés et musclés : *Le sommeil du prisonnier, des Acrobates, un Laveur de linge, Les coupeurs de bois, Les maçons ou encore La douche des Milles*. Sur ces feuillets élégamment griffonnés, il ne s'agit en aucun cas d'un reportage. Springer ne fait pas exactement du déni de réalité : assez paradoxalement, il continue de dessiner comme un amoureux de l'art florentin, selon des principes de transposition et d'idéalisation qui l'éloignent fortement de la quotidienneté. Ses figures surannées se dessinent sur un fond quasiment intemporel, on ne perçoit pas les baraquements et la pénombre de la tuilerie, rien n'évoque directement les rassemblements matinaux, les militaires ardéchois ou bien les repas pris en commun : les silhouettes individualisées et mythologisantes de Springer pourraient s'intégrer dans des bas-reliefs néo-classiques ou bien parmi les gravures de l'adaptation du *Banquet* de Platon, son premier livre publié à tirage limité, en 1937. Quelques exceptions tout de même : des silhouettes plus mélancoliques, des portraits de "prisonnier", la vision d'un jeune souabe qui pose pour Springer. Ses grosses mains s'appesantissent sur ses genoux, ce personnage était affecté au nettoyage des latrines : en allemand, on l'appelle "*scheissküble*", ce qui signifie "seau à merde".



> "Le seau à merde", Les Milles, 1940, dessin à la plume de F. Springer



> Sommeil du prisonnier, 1939-1949. Plume sur papier, 25 x 33 cm



> *Portrait de Ferdinand Springer, 1940, dessin d'Hans Bellmer (Source Mathias Springer)*

L'amitié d'Hans Bellmer

Aux Milles, Ferdinand Springer ne fréquenta pas vraiment Max Ernst qui fut assez rapidement libéré : tous deux avaient autrefois œuvré et s'étaient croisés dans l'atelier de Stanley William Hayter. Par contre, Springer noue une authentique amitié avec Hans Bellmer (1902-1975). Leurs points de vue sont pourtant franchement dissonants, l'attitude esthétisante de Springer, son "romantisme antiquisant" provoquent les sarcasmes et l'ironie de Bellmer : « Vous faites ça d'après les crétins qui se promènent là dans la cour ? Vous dessinez ces beaux dieux grecs d'après ces crétins ? ». Hans Bellmer éprouvait une grande estime pour les talents et la culture de son compatriote. Ces deux artistes ont refusé de devenir des personnages anonymes, des visages dont on ne se souviendrait pas. Sur l'un de ses dessins de petit format Hans Bellmer campe avec beaucoup de justesse un portrait de Springer : sa coupe de cheveux, un front qui médite, un regard absent, un assemblage de figures géométriques qui rappelle invinciblement la structure et l'enfermement des briques du camp. De même, Springer dessine sur un format de 21 par 23 cm un portrait aigu et émouvant du visage de Bellmer. Cette pièce appartient aujourd'hui à la galerie Lange de Berlin ; elle sera vraisemblablement présente pendant la seconde exposition de l'automne 2013, consacrée à "Bellmer, Ernst, Springer et Wols, artistes au Camp des Milles".

Son fils Mathias Springer qui naquit en 1946 m'a raconté que son père n'avait jamais manifesté de l'aigreur ou du ressentiment à l'endroit du camp des Milles. Avec le recul, songeant aux récits bien autrement tragiques de la Shoah, Ferdinand Springer n'avait pas une vision catastrophiste de cette séquence de sa vie. Dans un entretien diffusé au début des années 80 par une télévision régionale, Springer précise que les officiers du camp avaient une attitude relativement tolérante à l'égard des artistes, les fours de la tuilerie lui permettaient de s'isoler pour mieux travailler. Au printemps de 1940, Springer contracte une pneumonie et séjourne pendant trois semaines à l'hôpital militaire d'Aix où il est très mal soigné. Lorsqu'on le ramène à l'infirmerie des Milles, on est au mois d'avril. Une commission statue sur son sort : il est envoyé à Forcalquier, en tant que prestataire. Il ne connaîtra pas l'épisode du Train des Milles, pas plus que le camp de Saint-Nicolas du Gard où sont entraînés quelques semaines plus tard, Lion Feuchtwanger, Henry Gowa, Alfred Kantorowicz, Franz Hessel, Max Ernst et Wols. Ferdinand Springer avait un souvenir précis de la silhouette de l'écrivain Walter Hasenclever qui fut tout d'abord interné au Fort d'Antibes et se donna la mort avant le départ du train.

Springer retrouve Hans Bellmer, affecté à Forcalquier depuis le 30 janvier 1940. Les deux internés disposent d'une petite cellule, leur compagnie est logée dans l'ancienne prison de la ville : ils ont du matériel pour dessiner et graver, comme le rappelle une photographie montrant Springer coiffé d'un chapeau militaire. Quand on ne les occupe pas à refaire un chemin dans la campagne proche, ils circulent assez librement. Les positions esthétiques des deux artistes ne se sont pas modifiées, comme l'indiquent les entretiens de Springer avec Emmanuelle Foster : « Je faisais un grand nombre de dessins que je montrais à Bellmer pour avoir son avis : "Bon Dieu, vous avez encore fait de ça une déesse grecque. Mais regardez ! regardez cette lèvre supérieure - toute la bêtise qui y est incluse !" ... Une après-midi, nous sommes allés dans les environs, Bellmer, quelques autres camarades et moi, une région très belle appelée "Les Mourres" formée de rochers qui ressemblaient à de gros champignons avec des surfaces très structurées. J'étais heureux de pouvoir dessiner autre chose que les "Krétiens" de la cour des Milles, j'étais donc absorbé sans remarquer que Bellmer derrière moi regardait mon dessin. Il appela les autres : "Hé les gars, venez voir, Springer a dessiné comme Léonard en personne" ... Je continuai mon dessin en y mettant les formes de centaures. Bellmer a alors protesté : "Vous n'avez pas honte de bousiller ainsi votre beau dessin avec ces centaures anecdotiques ».

Surviennent la débâcle et l'armistice du 22 juin : Hans Bellmer et Ferdinand Springer vont se séparer, ils maintiendront leurs relations et se reverront à plusieurs reprises pendant l'après-guerre. Convoyé vers la Mayenne, Springer « reçoit la mission de guider une section du camp de Forcalquier jusqu'au Meslay-du-Maine... Trois jours et trois nuits de marche sans manger. Nous traversons des villages et nous étions hués, bien évidemment parce que nous étions Allemands. Nous sommes arrivés à Angers où un train de marchandises nous a pris en charge ... Le voyage s'est achevé à Albi où nous avons été internés au camp de Saint-Juery. Là il y eut un criblage. J'ai pu être démobilisé parce que j'avais un domicile en zone non occupée - la maison de Grasse, j'indiquais plus haut qu'elle fut providentielle - et que j'avais servi comme prestataire »... « C'était en août 40, raconte encore Ferdinand Springer. À Grasse, j'ai retrouvé ma femme, Magnelli, Sonia Delaunay, Arp et Sophie Arp, et nous y sommes restés jusqu'en 1942 ».



> L'écorché, 1940. Plume sur papier

1941-1942 : à Grasse, la mue d'un artiste

Pour subvenir aux besoins les plus élémentaires, Marcelle et Ferdinand Springer entreprennent de faire pousser des légumes, des pommes de terre et des tomates dans la proximité du grand bougainvillier et des oliviers de leur maison. Les résultats ne sont pas probants : avant l'automne 1942, Ferdinand, homme de grande taille - plus de 1 mètre 80 - pèse 45 kilos. En dépit de ces très grandes difficultés, cette période de vie fut pour Springer une séquence décisive dans son parcours d'artiste. Il avait clairement pressenti aux Milles qu'un monde ancien achevait de s'écrouler. Il aurait aimé pouvoir continuer d'exprimer son amour pour le dessin italien de la Renaissance : jusqu'à Forcalquier, Ferdinand Springer aura tenté de maintenir un premier système de valeurs, une solitude de moins en moins défendable. Sa réflexion personnelle face aux chocs de l'histoire, les exemples des amis artistes avec lesquels il se lie à Grasse, lui permettent de se défaire de son académisme : il va frayer une voie beaucoup plus personnelle et beaucoup plus contemporaine. Dans ses travaux de cette époque, la figure humaine va cesser d'occuper la place centrale.

Le génie du lieu - on parle quelquefois de la région de Grasse comme s'il s'agissait d'une seconde Toscane - et puis surtout plusieurs facteurs humains, les présences conjointes d'artistes de premier plan, firent de l'espace où vivaient Marcelle et Ferdinand Springer l'équivalent de ces lieux de "résistance intérieure" que furent dans le Midi des endroits comme Sanary, Oppède-le-Vieux et Dieulefit. Une communauté intellectuelle et artistique se reconstitua furtivement. Alberto Magnelli avait fait la connaissance de sa compagne Suzy Gerson à Paris, en 1934 ; les Magnelli s'étaient installés au Plan-de-Grasse dans une ancienne magnanerie entourée d'arbres, La Ferrage. En 1940, Suzy et sa mère avaient été retenues pendant cinq semaines au camp de Gurs. Springer raconte « Suzy Magnelli était berlinoise comme ma femme. Une amitié s'est tout de suite développée entre elles. Il y avait une similitude de destin, si je puis dire. Toutes deux juives, berlinoises, épouses de peintres ; c'est par elles que la relation avec Magnelli s'est concrétisée ». Les Magnelli avaient suscité la venue d'Hans Arp et de son épouse Sophie Taueber-Arp qui avaient élu domicile au Château-folie. Les Arp venaient de recueillir Sonia Delaunay qui avait perdu son mari en octobre 1941. Un autre artiste, François Stahly qui était lui-même le fils d'un père allemand et d'une mère italienne, les rejoignit. Ce petit monde plus ou moins apatride se retrouvait une ou deux fois par semaine sur la terrasse de la Brasserie Bianchi, dans l'artère principale de Grasse. « Nous vivions dans une atmosphère dangereuse. Les entretiens sur l'art nous éloignaient en quelque sorte des dangers qui nous entouraient. C'était vraiment très précieux ».



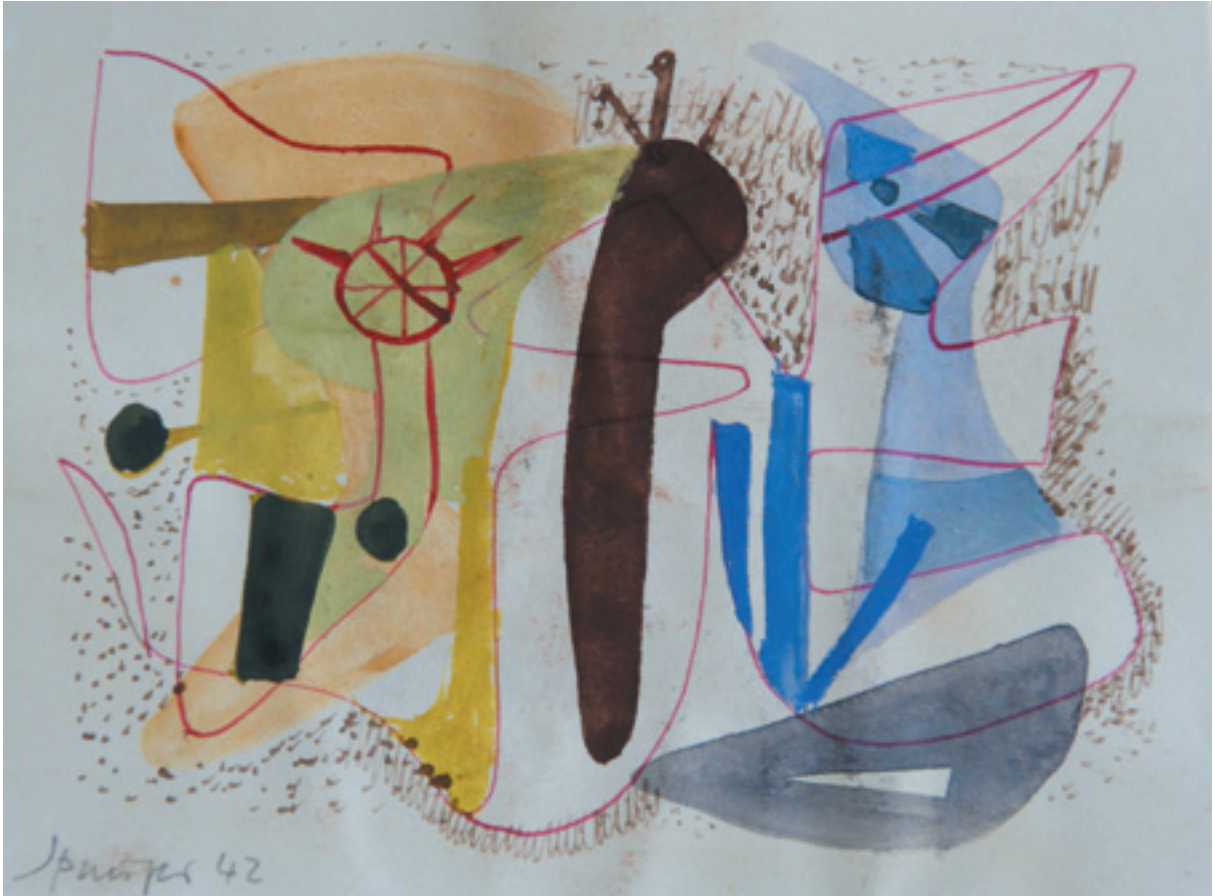
> Carnet de Grasse, 1942. Aquarelle



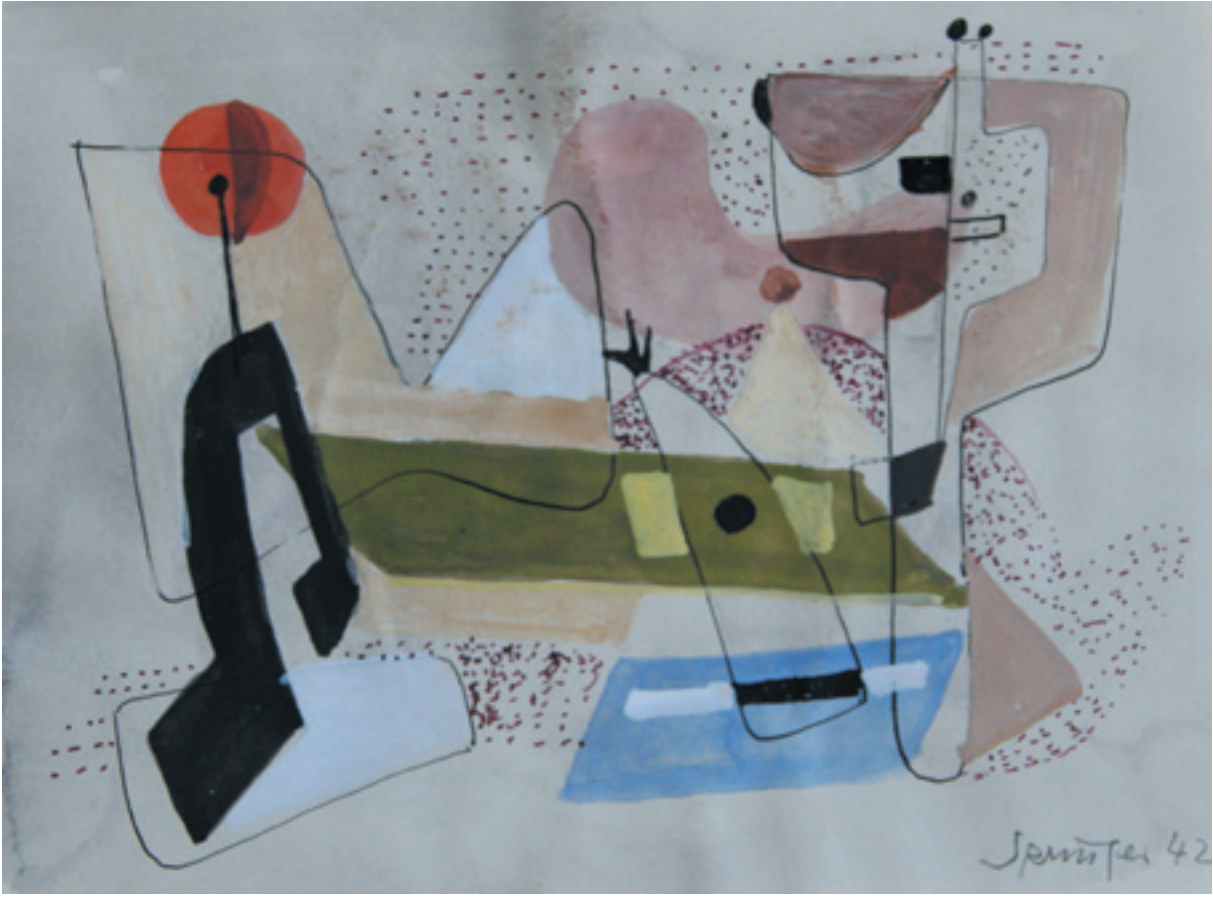
> Carnet de Grasse, 1942. Aquarelle

Ce sont des temps de grandes privations affectives et matérielles. À Grasse, ce n'est pas uniquement la nourriture qui fait défaut. Pour travailler et créer, des matériaux essentiels, la toile, les papiers de qualité et les tubes de couleur manquent aussi. Magnelli œuvrait sur de petites ardoises, des carbones usés ou bien avec des "collages à la ficelle" ; il achète des feuillets de partition chez le marchand de musique de Grasse. Encouragé par ses amis, Ferdinand Springer s'aventure et expérimente dans des dimensions minuscules : il traduit rapidement sur de petits carnets ses nouvelles intuitions. Plusieurs directions s'offrent à lui, le champ du possible s'est agrandi : il opère une manière de saut dans l'inconnu du côté de l'abstraction, multiplie les angles d'attaque, explore les prémices de ses travaux de l'après-guerre. Dans une vitrine de l'exposition, on aperçoit plusieurs de ses feuillets de très petits formats ; quelques-uns d'entre eux furent présentés en 2007, lors de l'exposition Varian Fry élaborée à la Halle Saint-Pierre par Michel Bepoix et Martine Lusardy. De même, au musée d'art moderne de la Ville de Paris et puis à Bilbao, l'exposition "L'Art en guerre" de 2012-2013 a présenté *Sans titre*, un mince feuillet détaché des carnets suisses de Springer, daté du 26 juillet 1944 (page 85 du catalogue).

Ferdinand Springer n'a pas participé directement aux expériences de travail collectif menées à Grasse par Hans Arp, Sophie Taueber, Alberto Magnelli et Sonia Delaunay. Ces quatre amis étaient ses aînés : il bénéficia de leur énergie, de leurs conseils et de leur clairvoyance. Il aima profondément l'humilité qui animait Hans Arp qui avait compris que les heures tragiques qu'il traversait "obligèrent à la modestie, au sacrifice de toute vanité, à l'effacement des expressions individuelles". Dans cette exposition, trois œuvres autrefois conservées par Ferdinand Springer évoquent les échanges et les activités de ce qui fut appelé par commodité "le groupe de Grasse" : une gouache d'Alberto Magnelli, un dessin de Sonia Delaunay ainsi qu'une aquarelle d'Hans Reichel (1892-1958). Montrer une œuvre de Reichel permet d'évoquer une profonde solidarité artistique et simultanément, les clivages qui peuvent durcir ou bien fragmenter le champ culturel : « Reichel a été interné pendant la guerre au camp de Gurs dans les Pyrénées et y a vécu dans des conditions terribles. Mais il avait quand même réussi à peindre. Les épreuves n'ont jamais entamé sa sérénité ni sa grande bonté. Je ne l'ai jamais vu amer. En 1940 j'étais à Grasse et Reichel qui avait été libéré du camp d'internement, m'a envoyé un choix d'aquarelles que je voulais acquérir. Je lui en ai acheté seulement deux car j'étais moi-même assez fauché. Sophie Arp, à qui j'ai montré les aquarelles de Reichel, a refusé d'en acheter une parce qu'il y avait des éléments figuratifs, en l'occurrence un poisson sur l'une d'elles. Cela était contraire à son credo artistique. Cette attitude bornée et dogmatique de Sophie Arp m'a indigné d'autant qu'elle n'ignorait pas que Reichel se débattait dans les pires conditions matérielles. »



> Carnet de Grasse, 1942. Aquarelle



> Carnet de Grasse, 1942. Aquarelle

L'exil en Suisse, jusqu'en août 1945

L'après-guerre sonnera pour Ferdinand Springer l'heure d'un nouveau départ. Les lois et les comportements antisémites menaçaient beaucoup trop précisément son épouse. Marcelle et Ferdinand sont plus que jamais contraints de se percevoir comme des indésirables, l'arrivée des troupes allemandes dans le Midi est imminente. « La terre nous brûlait sous les pieds, ici à Grasse ». Hans Arp et Sophie Taeuber les ont précédés, le couple décide de passer la frontière avec un visa obtenu auprès du consulat suisse de Nice, et de faux papiers. Springer est enregistré sous le nom de Ferdinand Sautier, « des passeurs français lui ont fait franchir la frontière à travers les barbelés le 9 octobre 1942 à la tombée de la nuit. »

Cette nouvelle spirale de l'exil achève d'affranchir Ferdinand Springer : dans ces espaces/temps de grave pénurie, Springer a le bonheur de visiter à Berne l'atelier de Paul Klee qui fut l'une de ses très grandes admirations, l'exemple qui le conduisit vers encore plus de modernité et de sincérité. Il continue de peindre de petites aquarelles « sur du papier d'écolier » et tente en compagnie de sa femme de surmonter les traumatismes et les anxiétés qui l'ont sévèrement handicapé. À sa manière, avec des moyens apparemment dérisoires, il continue de faire la guerre à la guerre. Avec presque rien, uniquement des outils d'artiste, il entreprend de représenter le monde qui l'entoure, il cherche un équivalent plastique pour tout ce qui a pu l'ébranler. Pour Springer comme pour de nombreux artistes qui vécurent comme un cauchemar plusieurs épisodes de la Seconde Guerre mondiale, il faut continuer d'œuvrer afin de desserrer les terribles contraintes de l'époque : « Cette retraite, cette parenthèse a été une chance pour la liberté que j'y ai gagnée, l'intériorité aussi. Je me sentais totalement inconditionné, loin de toute préoccupation d'ordre social, loin de toute ambition, de toute considération extérieure à l'art. La liberté totale. »

Après trois ans passés en Suisse, Marcelle et Ferdinand Springer font retour à Grasse. « Nous trouvons notre maison dans un état effroyable. Elle avait été réquisitionnée pendant la guerre pour héberger des réfugiés... Le jardin était rempli d'immondices, de boîtes de conserve vides, d'herbes folles. Sur la rue, devant la maison, gisait un tank allemand abandonné ... J'avais le sentiment qu'il me fallait repartir de zéro. Tout était à recommencer. »



> Arbre, 1942. Huile sur bois, 22 x 29,5 cm

Gravures et huiles sur toile : 1945 / 1998

Une place importante est accordée dans l'exposition à l'après-guerre de Ferdinand Springer. 1945 et les années qui suivent sont le temps d'un nouveau départ.

Dans ses tableaux de l'après-Libération, la figure humaine n'est pas toujours absente : elle cesse pourtant d'occuper la place centrale. La recherche de certains archétypes religieux empruntés à plusieurs sources de spiritualité (l'Égypte ancienne, la Chine et tout aussi bien les aborigènes et les idoles des Cyclades) la quête d'une lumière et d'un paysage "intérieur" deviennent l'axe de son œuvre : quelque chose de très personnel et d'allusif, des formes et des reliefs apaisés, un mixte harmonieux recherché entre figuration et abstraction, une tentative de synthèse infiniment délicate innervent sa problématique.

À partir de 1952, Springer habite Paris, il dispose d'un petit appartement sous les combles d'un immeuble du 18 de la Place des Vosges ainsi que d'un atelier tout proche, rue du Foin. Cette période parisienne sera de courte durée, puisqu'il décide de réintégrer Grasse au début des années soixante : il fait construire à côté de sa maison un atelier de belle dimension avec une grande verrière et une mezzanine. À Paris comme à Grasse, la pratique assidue de la gravure est l'un des grands axes de son travail. On peut observer l'évolution qui le conduit de la gravure figurative à la gravure abstraite, on appréciera les grandes inventions qu'il réalisa en travaillant avec des cuivres découpés.

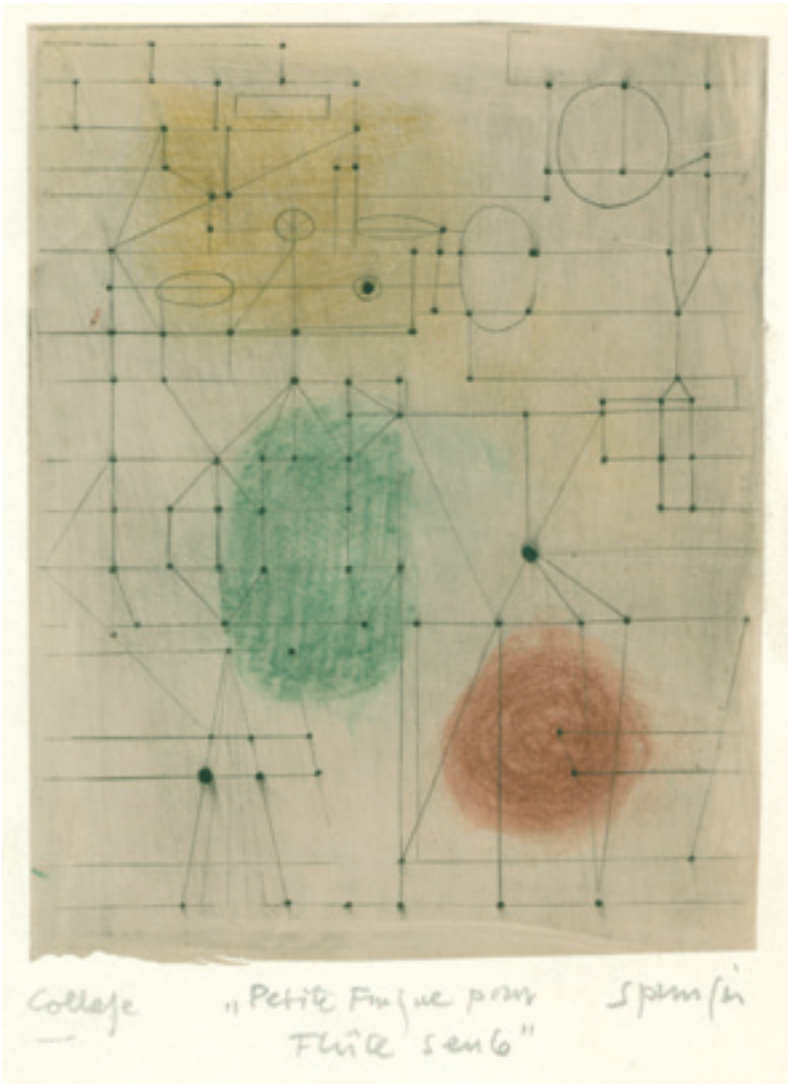
Ferdinand Springer aimait répéter qu'auprès de la grande presse à graver qu'il avait installée à Grasse, et plus largement dans toute son œuvre, il avait plus ou moins consciemment éprouvé le sentiment de vouloir « remplacer son sol perdu par une plaque de métal. »



> Grasse, atelier de Ferdinand Springer, la presse à graver. 1999.
Photographie d'Alain Sabatier



> Prélude, 1953. Gravure, 24,5 x 47 cm



Collage "Petite Fugue pour Flûte solo" Spinnli

> Petite fugue, 1954. Gravure collée et coloriée. Le souvenir de Paul Klee



> *Grands galets 1*, 1961. Gravure, 30 x 79 cm

Ferdinand Springer poursuit simultanément ses éditions de livres à tirages limités. Ses gravures accompagnent *Eupalinos* de Paul Valéry, *Le Tao-Té-King* de Lao-Tseu et *Le Livre des Morts Tibétain*. Homme de fine culture, il revient fréquemment en Italie. Au soir de sa vie, en guise de conclusion pour ses entretiens avec Emmanuelle Foster il se définissait ainsi : « Mon tempérament est flegmatique et contemplatif, peu porté vers les idées révolutionnaires mais davantage vers la méditation ». Sa bibliothèque personnelle comporte de nombreux catalogues et ouvrages d'histoire de l'art, il pratiqua volontiers la lecture de Martin Heidegger et les sages orientaux. La littérature, la philosophie et la poésie occupent une place importante dans son existence. Dans *L'Atelier contemporain*, on retrouve un texte de Francis Ponge qui fut son voisin à Bar-sur-Loup et que Ferdinand Springer fréquenta volontiers pendant les années 50 / 60. Dans son approche, Ponge englobe les deux registres de la gravure et de la peinture ainsi que cette notion de lumière et de paysage intérieur qui fut la grande quête de Springer.



Ferdinand Springer, écrit Francis Ponge, « s'occupe plutôt de fenêtres. De fenêtres d'ailleurs, ne donnant nullement sur l'extérieur : leur lumière, c'est clair, vient principalement d'elles-mêmes. Du coup, voici la joie revenue. Comme si une certaine onde, faite de sonorités, de couleurs, de rythmes, était soudain heureusement venue couvrir la petite plage un peu sèche sur laquelle jusqu'alors il s'évertuait, - où nous n'admirions, après tout, qu'une sorte de souplesse conquise sur la raideur. L'onde y est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. L'instinct y joue, mais tard, à partir de matières dures. Le monde qui s'y reflète est celui de notre désintéressement, de notre fierté, de notre amour. »

Récemment retrouvée grâce aux soins d'Armande Ponge, la fille du poète, une brassée de lettres que Ferdinand Springer adressa à l'auteur du *Parti pris des choses* constitue un beau témoignage de l'amitié qui lia ces deux personnages. Ponge et Springer tentèrent de faire éditer un ouvrage avec des textes et des gravures. La réalisation de ce projet fomenté autour du poème du *Galet* fut entamée pendant l'été de 1952. En fait foi ce courrier daté du 8 août : « je suis heureux de pouvoir vous envoyer enfin ma première planche pour le "Galet". J'ai essayé de me rapprocher le plus possible de la précision et de la pureté de votre style. J'espère que vous vous retrouverez en elle. En tout cas, j'y ai mis beaucoup de peine et d'amour, je l'ai recommencée deux fois après avoir fait une infinité de dessins et d'épreuves intermédiaires. »

Ce projet de livre à tirage limité ne fut malheureusement pas validé par les éditions Gallimard, en dépit de l'estime et de l'attention que Jean Paulhan vouait au travail de Springer. Une relance survint quatre années plus tard, avec le concours de l'atelier des typographes-imprimeurs Fequet-Baudier : cette fois-ci, grâce au concours d'une galerie d'art de Berlin, il s'agissait de publier une édition en langue allemande du *Galet*. Voici à ce propos l'extrait d'une lettre datée du 26 septembre 1956. « Cher Francis Ponge, j'ai lu avec un plaisir infini le beau numéro spécial que la N.R.F vient de vous consacrer et en particulier le beau texte sur les Hirondelles. "Le Galet" occupe une place de choix parmi les hommages multiples et internationaux que l'on vous fait et je suis fier d'avoir pu contribuer quelque peu à son éclat ... À propos du livre, il y a malheureusement un petit retard par le fait que Fequet et Baudier ne disposent pas de la quantité suffisante de caractères choisis. Par conséquent, il est obligé de procéder par fractions. D'autre part, la traduction révisée semble toujours se faire attendre ... ». Les huitaines de pages illustrées qui paraîtront dans un tardif *Cahier de L'Herne* consacré en 1986 à Francis Ponge seront les ultimes témoins de ce beau rêve de publication.

Pour commenter la seconde période de l'œuvre de Ferdinand Springer, les détails de sa biographie sont beaucoup moins nécessaires : à compter de 1945, les événements majeurs de cette existence concernent principalement le déroulement de son œuvre. Parmi ses proches amis peintres, on peut citer les noms de Geer van Velde, Maria Helena Vieira da Silva et Hans Hartung. Ferdinand Springer expose régulièrement sa production à Paris, en Suisse, en Suède ainsi qu'en Allemagne (à Berlin, Brême, Dortmund, et Heidelberg). Au milieu des années cinquante, une galerie de Reims lui assure d'importants débouchés : les nombreuses ventes réalisées expliquent qu'il soit difficile de montrer des œuvres significatives de cette période. En 1959, Springer participe à la 39^e édition de la Biennale de Venise. Des catalogues et des rétrospectives lui furent consacrés, la critique suivit régulièrement son travail, les meilleures plumes du second quart de siècle commentèrent son oeuvre : entre autres, Pierre Descargues, Bernard Dorival, Charles Estienne, Michel Ragon, Claude Roger-Marx, Michel Seuphor et André Verdet.

Son épouse Marcelle avait pris pour prénom et nom d'artiste Irène Mathias : elle exposa ses travaux personnels (des sculptures métalliques ainsi que des collages curieusement réalisés à partir de chutes de gravures de son mari) à Berlin, Bordeaux, Cannes, Cologne, Grasse et au Québec. Michel Butor composa un poème en hommage à son oeuvre, à la faveur d'une exposition qui se déroula en 1984, à la galerie Jacques Matarasso de Nice. Auteure d'un ouvrage intitulé *L'Art retrouvé. Grasse terre d'accueil, 1918-1958*, Marie-Christine Grasse a rédigé une page de souvenirs à son propos. Son texte résume les difficultés que Marcelle Springer rencontra tout au long de sa vie : « Les menaces des années 30, la montée du nazisme la préoccupent de plus en plus, elle s'inquiète pour sa famille restée à Berlin. Son tempérament s'assombrit et elle travaille de moins en moins. Son attention, ses efforts se concentrent alors sur son mari dont elle devient en quelque sorte l'égérie. »



> Croix-haute, 1973. Aquarelle, 31,3 x 41 cm



> Horizon rose, 1976. Aquarelle, 36 x 67 cm

Marcelle Springer s'éteignit en novembre 1989. Le fils unique de Ferdinand et Marcelle Springer, Mathias sans qui la présente exposition et le catalogue n'auraient jamais été possibles, fut responsable d'un grand laboratoire scientifique : jusqu'à son récent départ à la retraite, Mathias Springer qui n'a pas abandonné son activité d'enseignant et de chercheur, était directeur de recherche au CNRS, à l'institut de biologie physico-chimique de Paris.

Avec sa culture et la facilité qu'il avait pour parler plusieurs langues, grâce à son amour pour Florence, Sienne, Rome et Venise où il ne cessa jamais de faire retour, Ferdinand Springer fait clairement partie de la longue lignée des intellectuels et des artistes allemands qui, toutes proportions gardées, comme Goethe ou Nietzsche, affectionnaient profondément la lumière et la civilisation de la Méditerranée : quelque chose de foncièrement "classique", la quête de la beauté fut pendant plusieurs décennies la finalité majeure de son travail. À quoi s'ajoutèrent dans le creuset de cette œuvre les pressions de l'époque, les contradictions nées des grands chocs de l'histoire ainsi que l'aversion profonde qu'il put éprouver pour son pays natal lorsque le nazisme s'empara de l'Allemagne. Springer n'eut pas pour unique tâche la remise en cause de son héritage classique. Un entre-deux complexe façonna le destin de cet homme qui vécut l'essentiel de son existence à Grasse, dans le Midi de la France, loin des grandes capitales de l'art.

S'agissant de l'insertion de Ferdinand Springer dans la complexe histoire des recherches et des commémorations organisées autour du Camp des Milles, on peut reconstituer le cheminement qui permit de mettre en lumière ce moment de sa biographie. À la fin des années soixante-dix, son témoignage fut sollicité par l'équipe d'historiens et de germanistes qui s'étaient réunis à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence autour de Jacques Grandjonc (1933-2000). Grandjonc et Springer avaient sympathisé, ils étaient devenus de bons amis. Lorsqu'en novembre 1984, un groupe d'universitaires souhaita inviter Maurice Nadeau à Aix-en-Provence, un programme de rencontres et débats connexe au passage du rédacteur en chef de *La Quinzaine Littéraire* permit de mieux évoquer l'exil et l'internement des Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Ferdinand Springer participa à ces débats qui se déroulèrent à l'Hôtel de Ville d'Aix-en-Provence, une toute première exposition d'une durée d'une semaine fut consacrée aux dessins du Camp des Milles qu'il avait conservés. Un espace qui jouxte, Place de l'Archevêché, le cloître de la cathédrale Saint-Sauveur, l'étage bas de la Galerie de la Prévôté fut loué par les organisateurs de la manifestation : cinquante dessins furent réunis, on en retrouve la liste sur un modeste dépliant édité en cette occasion. Une vidéo réalisée par Hélène Lioult et l'Association aixoise Airelles-Vidéo enregistre un moment du vernissage de l'exposition ainsi qu'une conversation de quelques minutes entre Jacques Grandjonc et Ferdinand Springer, à propos du Camp des Milles.



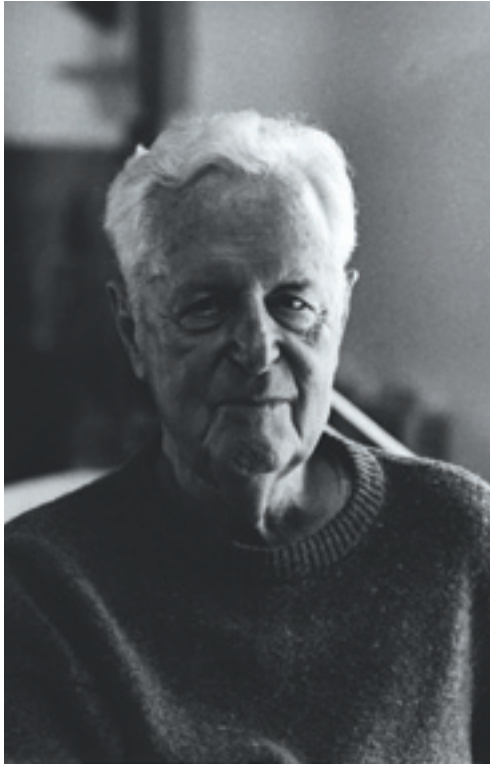
> L'étang, huile sur toile, 1992

En 1989, le témoignage de Ferdinand Springer et plusieurs reproductions de ses dessins figuraient dans l'ouvrage d'André Fontaine *Le camp d'étrangers des Milles* publié par Edisud. Une année plus tard, on apercevait en pages 239 et 279 les reproductions de deux dessins de Springer, *Les laveurs de linge* et le *Portrait* d'Hans Bellmer, dans l'ouvrage *Zone d'Ombres* (éd. Alinéa 1990) qui fut dirigé par Theresa Grundtner et Jacques Grandjonc. Pendant la préparation de l'exposition *Des artistes au Camp des Milles* qui se déroula en avril 1997 sur le Cours Mirabeau d'Aix-en-Provence à la galerie d'art contemporain du Conseil général des Bouches-du-Rhône, Jacques Grandjonc qui rédigea l'un des textes du catalogue, ne manqua pas de suggérer au commissaire d'exposition Michel Bépoix de venir rencontrer Ferdinand Springer. Un jour d'hiver de 1996, je me souviens avoir accompagné à ce propos jusqu'à Grasse Michel Bépoix et Jean-Michel Royer (1933-2009) qui fut chargé de rédiger le texte consacré à Ferdinand Springer (pages 58 à 63 du catalogue édité par Actes-Sud): Springer nous avait reçus dans son atelier, c'était un homme chaleureux, souriant et accueillant, il ne fit aucune difficulté pour souscrire au projet d'exposition du Conseil général 13. Sur des photographies de presse du vernissage, on aperçoit Ferdinand Springer en compagnie du Président du Conseil général des Bouches-du-Rhône Lucien Weygand et du maire d'Aix-en-Provence, Jean-François Picheral qui prononcent quelques mots de bienvenue.

Cette fois-ci grâce aux suggestions de Michel Bépoix qui venait d'abandonner ses fonctions au Conseil Général 13 de la Galerie d'Art contemporain d'Aix-en-Provence, des travaux de Ferdinand Springer furent présentés par Martine Lusardy, en septembre 2007, à la Halle Saint-Pierre de Paris, quand fut programmée l'exposition *Varian Fry, Marseille 1940-1941*. En cette occasion, Martine Lusardy sollicita auprès de Mathias Springer, le fils du peintre, le prêt de plusieurs feuillets des *Carnets de Grasse* qui n'avaient jamais été montrés lors d'une exposition : plusieurs d'entre eux figurent en pages 171-177 du catalogue.



> Souffle jaune, 1992, huile sur toile, format 146 x 146 cm



> Ferdinand Springer en 1998 (photographie d'Alkis Voliotis).

Ferdinand Springer quitta le monde des vivants le 31 décembre 1998. Il avait été profondément heureux de voir publié en septembre 1995 son livre d'entretiens avec Emmanuelle Foster qui avait requis plus de deux années de conversations et d'écriture. Une vidéo d'Alain Sabatier conserve le souvenir de son quatre-vingt-dixième anniversaire, fêté sur la terrasse de sa maison de Grasse, avec sa famille et ses amis. Dans un texte qu'il a rédigé au mois d'août 1961, en prévision d'un entretien radiophonique, Ferdinand Springer expliquait « parfois, il y a un moment dans la vie d'un homme comme dans celle d'une époque, où le cercle se referme, où tout se rejoint et où la synthèse se fait. Et c'est à ce moment où l'artiste arrive non pas à travailler d'après nature, mais naturellement, conformément à son être intérieur et extérieur ».

Alain PAIRE

juin 2013

La plupart des citations de cette présentation sont extraites du livre d'Emmanuelle Foster, *Ferdinand Springer*, éditions Ides et Calendes, 1995.

Sources, orientation bibliographique

Six artistes à Grasse, catalogue du musée d'art et d'histoire de Grasse, 1967.

Max Ernst, *Écritures*, éd. Gallimard, collection Le Point du jour, 1970.

Sous la direction de Jacques Grandjonc et Theresa Grundtner, *Zone d'ombres*, éd. Alinea, 1990.

Marie-Christine Grasse, *L'art retrouvé. Grasse, terre d'accueil, 1918-1958*, éd. Parkstone, 1997.

Angelika Gausmann, *Künstler in les Milles 1939-1942*, Verlag Ch. Möllmann, 1997.

Collectif préfacé par Michel Bépoix et Jacques Grandjonc : *Des peintres au camp des Milles*, éd. Actes-Sud, 1998, textes de Clarisse Astier, Michel Bépoix, Laurence Bertrand-Dorléac, Nicolas Cendo, Jacques Grandjonc, Doris Obschernitzki, Alain Paire, Monique Pomey et Jean-Michel Royer.

Martine Lusardy, *Varian Fry, Marseille 1940-41*, catalogue Halle Saint-Pierre, 2007.

Guy Marchot, *Lettres des internés du Camp des Milles*, Association philatélique du pays d'Aix, 2012.

Laurence Bertrand-Dorléac et Jacqueline Munck, *L'Art en guerre*, éd. Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 2012.

Collectif à partir des photographies d'Yves Jeanmougin, *Mémoire du camp des Milles*, textes d'Alain Chouraqui, Robert Mencherini, Angelika Gausmann, Olivier Laliu et Atelier Novembre, éd. Bec en l'air, 2013.

Pour paraître en septembre 2013, édité chez Flammarion, le catalogue de l'exposition "Bellmer, Ernst, Springer et Wols au Camp des Milles", textes de Bernadette Caille, Alain Chouraqui, Juliette Laffon et Alain Paire.

Plusieurs articles sur le site www.galerie-alain-paire.com.

> *Nous remercions l'ensemble des personnes ayant contribué à la réalisation de ce catalogue, en particulier Martine Lusardy, Alain Sabatier et Jean Bernard.*

Document édité par la Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation. Reproduction interdite. Tous droits réservés. ISBN 978-2-9543623-1-1.

> *Œuvre en couverture : Carnet de Grasse, 1942. Aquarelle*



> Anna et Maud, 1998. Huile sur toile, 146x146



> 1961, Grasse, Ferdinand Springer dans son atelier de gravure (photographie d'Eldée).

Site-Mémorial du Camp des Milles - 40, Ch. de la Badesse - 13290 Aix-en-Provence
www.campdesmilles.org - 04 42 39 17 11

Fondation du Camp des Milles - Mémoire et Éducation / Reconnue d'utilité publique

Catalogue réalisé dans le cadre de :

